

Le Négationnisme: une Crise Sociale du Rapport à la "Vérité" dans la Société Contemporaine

Denialism: a Social Crisis of the Relationship with "Truth" in Contemporary Society

BERNARD CHARLOT¹, VELEIDA ANAHI CAPUA DA SILVA CHARLOT²

¹ Universidade Paris 8, França, e Universidade Federal de Sergipe, Brasil

² Universidade Federal de Sergipe, Brasil

RÉSUMÉ: Cet article vise à clarifier le concept de négationnisme et le contexte socio-épistémologique dans lequel ce phénomène se produit. La notion de post-vérité n'est qu'une première approche du négationnisme et l'analyse épistémologique ne suffit pas à comprendre le phénomène. Le négationnisme peut même chercher des arguments dans l'épistémologie contemporaine de la science. L'article se propose d'analyser le négationnisme à partir de la théorie du rapport au savoir de Charlot. À partir de cette théorie, l'article interprète le négationnisme comme une crise sociale du rapport à la vérité. Cette crise découle d'une accumulation de problèmes écologiques et sanitaires liés à la science et d'une politisation des questions de santé. Parfois, cette crise induit des tentatives de réappropriation citoyenne de ces questions, contre les « experts ». D'autres fois, elle conduit au négationnisme, qui s'enracine dans une conviction qui ne se soucie pas de la vérité du discours, mais d'une identité de groupe. Se défiant de la science, refusant le débat, construisant des ennemis mythiques, le négationnisme dévalorise l'éducation et la pensée critique et, par conséquent, est fondamentalement antidémocratique. C'est la forme épistémologique de la barbarie contemporaine.

NÉGATIONNISME. POST-VÉRITÉ. RAPPORT AU SAVOIR. CRISE DU RAPPORT À LA VÉRITÉ.

ABSTRACT: This article aims to clarify the concept of denialism and the socio-epistemological context in which this phenomenon is spreading. The notion of post-truth is nothing more than a first approach to denialism and epistemological analysis is not enough to understand the phenomenon. Denialism can even look for arguments in the contemporary epistemology of science. The article proposes to analyze denialism with Charlot's theory of the relationship with knowledge. Based on this theory, he interprets denialism as a social crisis of the relationship with truth. This crisis stems from an accumulation of ecological and health problems linked to science and a politicization of health issues. Sometimes, this crisis induces attempts at citizen re-appropriation of these issues, against the "experts". At other times, it leads to denialism, which is rooted in a conviction that does not care about the truth of speech, but about a group identity. Distrusting Science, refusing debate, building mythical enemies, denialism devalues education and critical thinking and, therefore, is fundamentally undemocratic. It is the epistemological form of contemporary barbarism.

DENIALISM. POST-TRUTH. RELATIONSHIP WITH KNOWLEDGE. CRISIS OF THE RELATIONSHIP WITH THE TRUTH.

La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil
(René Char, 1983, p. 216)

Introduction

Lorsque Donald Trump, le 20 janvier 2017, jour de son investiture, déclare que le ciel s'est soudainement ensoleillé, alors qu'il pleut à Washington (Revault d'Allones, 2018), on peut dire qu'il s'agit d'un mensonge politique cynique, avec une pointe de paranoïa. D'ailleurs, il a défendu jusqu'au bout des faits alternatifs, y compris lorsque, quatre ans plus tard, il a persisté à répéter, sans preuves et malgré plusieurs cas rejetés par de nombreux tribunaux, que les élections qu'il avait perdues étaient frauduleuses. Un professeur peut être préoccupé par la façon dont ses étudiants comprennent ce type de discours. Si la plus haute autorité des États-Unis peut manipuler les faits de cette manière, quelle est, aux yeux des élèves, la valeur de ce qui est enseigné à l'école ?

C'est pire encore quand des gens prétendent que la Terre est plate. Michael Hughes a construit des fusées pour essayer d'arriver au-dessus de l'atmosphère et de prendre une photo de la Terre sous la forme d'un disque plat. Il est mort en février 2020 dans le crash d'une fusée qu'il avait construite et qu'il pilotait. Que pensaient les jeunes quand Mad Mike, comme il était connu et suivi par les médias, défendait ses thèses à la télévision américaine ? Peut-on faire confiance au professeur lorsqu'il prétend que la Terre est ronde et tourne autour du Soleil ? Ce que, soit dit en passant, l'expérience quotidienne semble clairement démentir.

Comment enseigner la biologie quand, au Brésil, le Président de la République promeut, publiquement et avec insistance, l'hydroxychloroquine comme remède contre le COVID-19, sans tenir aucun compte de plusieurs recherches scientifiques qui ont conclu que cette substance n'a aucune efficacité sur cette maladie et peut même produire des effets négatifs en cas d'utilisation non contrôlée ?

Répondre à ces questions exigerait des investigations approfondies auprès des élèves. Dans cet article, nous entendons seulement décrire, clarifier et essayer de comprendre ces phénomènes sociaux contemporains que les médias ont qualifiés de « post-vérité » ou de « négationnisme ». Nous soutenons la thèse selon laquelle ce qui est en cause dans le négationnisme n'est pas, fondamentalement, « la vérité », mais la légitimité, dans le débat public, d'affirmations présentées comme des « vérités » par des instances de natures diverses, y compris des instances scientifiques. La question n'est donc pas seulement épistémologique, c'est avant tout celle du rapport social et identitaire au savoir dans la société contemporaine (Charlot, 2000, 2021).

Comment analyser le négationnisme : est-ce une « post-vérité » ?

Un mot souvent utilisé pour désigner les problèmes qui viennent d'être évoqués est : post-vérité, traduit de l'anglais *post-truth*. Ce mot n'est pas vraiment nouveau : on le rencontre pour la première fois en 1992, dans un article de Steve Tesich, dans le magazine *The Nation* :

Nous en sommes venus à assimiler la vérité aux mauvaises nouvelles et nous ne voulions plus de mauvaises nouvelles, peu importe à quel point elles sont vraies ou vitales pour notre santé en tant que nation. Nous attendons que notre gouvernement nous protège de la vérité (...) nous, en tant que peuple libre, avons librement décidé que nous voulons vivre dans un monde post-vérité (cité par Kreitner, 2016, traduit par nous).

En 2004, Ralph Keyes écrit que le mensonge est devenu si banal qu'il est devenu une post-vérité et intitule son livre *The Post-Truth Era: Dishonesty And Deception In Contemporary Life*. (L'ère de la post-vérité: Malhonnêteté et Tromperie dans la Vie contemporaine) (Keynes, 2004; Alves et Bolesina, sd). Le 6 septembre 2016, *The Economist* publie un article intitulé *Art of the lie. Politicians have always lied. Does it matter if they leave the truth behind entirely?* (L'art de mentir. Les politiciens ont toujours menti. Est-ce important s'ils laissent complètement derrière eux la vérité ?) Cet article affirme que Donald Trump

est « le principal représentant de la politique post-vérité » et cite également le gouvernement polonais, les politiciens turcs et la campagne britannique pour le Brexit. La même année, le Dictionnaire d'Oxford (*Oxford Dictionaries*) choisit *post-truth* comme Mot de l'année 2016 (*Word of the year*) et le définit ainsi :

Le mot composé *post-vérité* illustre une expansion du sens du préfixe *post*, qui est devenu de plus en plus importante ces dernières années. Plutôt que de se référer simplement au temps après une situation ou un événement déterminé - comme dans *post-guerre* ou *post-match* -, dans *post-vérité* le préfixe a une signification plus proche de « appartenir à un moment où le concept spécifié est devenu sans importance ou hors de propos » (*Oxford Languages*, 2016, italiques dans le texte – traduit par nous). Que signifie le préfixe *post* dans *post-vérité* ?

Dans les premières occurrences de l'expression, il renvoie à un rapport à la vérité : la nation ne veut pas connaître la vérité quand la nouvelle est mauvaise (Tesich, 1992), quand les gens sont déçus (Keyes, 2004) ou quand ils ne supportent plus les mensonges des politiciens (*The Economist*, 2016). La définition de ce qu'est la vérité n'est jamais en débat, d'autant moins qu'il s'agit d'articles médiatiques et non de textes scientifiques et, dans les médias, ce qui compte c'est l'impact de l'expression et non la définition du concept. Ce qui est en question n'est pas la vérité, c'est le rapport à la vérité.

Ensuite, cependant, on constate une évolution dans l'utilisation du mot. Dans le Dictionnaire d'Oxford, *post-vérité* signifie que le concept « est devenu sans importance ou hors de propos », c'est-à-dire que c'est le concept lui-même qui est mis en question. Et à partir de 2017, les partisans de Trump évoquent des faits alternatifs, c'est-à-dire différents de ceux admis par un mode de pensée inspiré par la science. Ainsi, après une préoccupation sociale et politique (mauvaises nouvelles, mensonges des politiciens etc.) des questions épistémologiques sur la vérité et les faits commencent à se poser. Cette évolution est d'autant plus rapide que les questions scientifiques deviennent des sujets de débat public : réchauffement global, climat, pandémie, vaccin, hydroxychloroquine et ivermectine etc. Des résultats de recherches scientifiques complexes et en cours sont mobilisés comme arguments dans des querelles d'opinions et, comme cela ne peut pas manquer d'arriver dans une telle situation, ces résultats sont rejetés par une partie de l'opinion. Ils ne sont pas niés en tant que scientifiques, ils sont rejetés comme arguments des ennemis dans la lutte sociopolitique.

Aussi considérons-nous le terme de *négationnisme* plus pertinent que le mot *post-vérité* pour nommer les phénomènes évoqués ici. *Post-vérité* induit l'idée que la question centrale du négationnisme est celle de la vérité. S'il en était ainsi, il faudrait définir ce qu'est la vérité, dans une longue analyse épistémologique, pour conclure simplement que le négationnisme est la négation de la vérité. Ce n'est pas l'objet de cet article, car nous considérons qu'il est sociologiquement naïf de définir le négationnisme comme une simple négation de la vérité, une « post-vérité ». Ce qui nous intéresse ici, c'est de comprendre le négationnisme comme un phénomène social complexe, qui renvoie au rapport au savoir dans la société contemporaine. Par conséquent, l'objectif de cet article n'est pas la question de la vérité, c'est le négationnisme lui-même.

Cela ne veut pas dire qu'une réflexion épistémologique n'est pas intéressante quand on traite du négationnisme, mais elle conduit à une conclusion quelque peu paradoxale : s'ils s'intéressaient à l'épistémologie contemporaine des sciences (ce qui n'est pas le cas), les négationnistes pourraient construire à partir d'elle des arguments en faveur de leurs thèses.

En effet, malgré les différences entre Bachelard, Kuhn et Popper, ces courants épistémologiques contemporains s'accordent sur un point fondamental : l'histoire des sciences n'est pas un mouvement linéaire, continu et inductif révélant progressivement une vérité pré-inscrite dans le monde (Martins et Oliveira, 2019 ; Melo, 2021). De sorte qu'il est devenu intellectuellement dangereux de parler de vérité, sans guillemets, et qu'il est plus prudent de parler de production d'énoncés scientifiques. Bachelard, Kuhn et Popper le disent sous des formes différentes, mais nous intéresse ici ce qu'ils ont en commun : les énoncés scientifiques sont produits par un travail de construction et déconstruction, dans lequel l'erreur, l'anomalie, la falsification remplissent des fonctions essentielles.

Pour Bachelard, l'esprit scientifique se construit en surmontant des obstacles épistémologiques et se constitue « comme un ensemble d'erreurs rectifiées » (1999, p. 239).

... *c'est en termes d'obstacles qu'il faut poser le problème de la connaissance scientifique*. Et il ne s'agit pas de considérer des obstacles externes, comme la complexité et la fugacité des phénomènes, ni d'incriminer la faiblesse des sens et de l'esprit humain : c'est au cœur de l'acte même de connaître, intimement, qu'apparaissent, par une sorte de nécessité fonctionnelle, des lenteurs et des troubles. C'est là que nous montrerons des causes de stagnation et même de régression, c'est là que nous décèlerons des causes d'inertie que nous appellerons des obstacles épistémologiques (...). En revenant sur un passé d'erreurs, on trouve la vérité en un véritable repentir intellectuel. En fait, on connaît *contre* une connaissance antérieure, en détruisant des connaissances mal faites, en surmontant ce qui, dans l'esprit même, fait obstacle à la spiritualisation (Bachelard, 1999, pp. 13-14, italiques de l'auteur).

Alors que Bachelard développe une dialectique de la continuité et de la discontinuité dans l'histoire des sciences, Kuhn insiste sur les ruptures de paradigme et, donc, sur la discontinuité. Mais Kuhn, comme Bachelard, met en évidence ce que l'on pourrait appeler, avec Hegel, le travail du négatif dans l'histoire (2006). Dans son cours normal, la science est produite par une communauté qui travaille avec un paradigme organisé et structuré, c'est-à-dire un ensemble de problèmes, concepts, lois, théories, applications, modèles, dispositifs expérimentaux (Kuhn, 1983). Parfois, un paradigme se heurte à des anomalies, entre en crise et une controverse se développe, opposant adeptes du paradigme installé et défenseurs d'un nouveau paradigme, radicalement différent voire incompatible avec le précédent. Ensuite, les concepts et principes fondamentaux de l'ancien paradigme s'effondrent et un nouveau paradigme entre en vigueur.

Avec le falsificationnisme de Popper, la spécificité même de l'activité scientifique est définie par le travail du négatif. Pour lui, une théorie scientifique n'est jamais *prouvée* par une accumulation de faits ; on peut seulement dire qu'elle n'a pas (encore) été réfutée par quelque observation ou expérimentation contraire (Popper, 1985). Par conséquent, si une théorie n'est pas falsifiable, on ne peut pas dire qu'elle est scientifique – ce qui, selon Popper, est le cas du marxisme et de la psychanalyse.

Peu important ici les différences entre Bachelard, Kuhn et Popper, car elles ne contribueraient en rien à comprendre le négationnisme. Ce qui mérite attention, c'est le fait que, dans l'épistémologie contemporaine, l'erreur, l'anomalie, la crise font partie du processus de construction/déconstruction scientifique. Il n'y a pas de vérité scientifique sacrée, tout énoncé scientifique peut être questionné et remis en cause: il n'y a pas que les négationnistes qui pensent ainsi, c'est aussi la position de l'épistémologie contemporaine. Cette convergence ne signifie pas que cette épistémologie soit négationniste, mais elle confirme que le négationnisme ne peut pas être compris seulement à partir d'une analyse épistémologique.

L'épistémologie contemporaine n'insiste pas seulement sur le fait que les énoncés scientifiques sont produits par un travail de construction et de déconstruction, elle montre aussi que ce travail n'est pas purement cognitif, car il implique des représentations religieuses, métaphysiques, esthétiques, sociales, politiques etc.

La science n'est pas enfermée dans une bulle, invulnérable aux événements qui l'entourent. La connaissance scientifique est une œuvre humaine, et comme les hommes appartiennent à une société – avec ses modèles culturels, politiques, historiques, économiques etc. -, ils importent dans la science leurs conceptions, croyances et angoisses. Par conséquent, parler de la nature de la Science doit apparemment impliquer de clarifier son inséparabilité du monde et de l'humanité, sa mutabilité (Moura, 2014, pp. 36 - 37).

Sur ce point, les négationnistes ont raison : les discours des scientifiques et autres experts du climat et des épidémies ne sont pas purement techniques et socialement neutres. Bruno Latour fait un pas de plus vers une interprétation sociologique de l'énoncé scientifique, en s'intéressant à la vie de laboratoire (Latour & Woolgar, 1997) et à la science en action (Latour, 2000). Pour comprendre la science, soutient-il, il faut ouvrir la boîte noire, c'est-à-dire observer ce que les scientifiques font aussi en dehors de leurs laboratoires. Ils recherchent des financements, tentent de convaincre les institutions de l'utilité de leurs recherches, discutent avec des ingénieurs, des éditeurs de revues etc. La science est produite par un vaste réseau, qui va bien au-delà d'un acteur isolé ou d'une équipe – de

telle sorte que Latour inclut les microbes eux-mêmes dans le réseau de production scientifique de Pasteur (Latour, 1993 ; Noli, 2017). Allant jusqu'aux dernières conséquences, il écrit : “*Science is not politics. It is politics by other means*” (Latour, 1993, p. 229) (La science n'est pas la politique. Elle est politique par d'autres moyens).

Cette interpellation sociologique de la science est revigorante, mais elle pose un sérieux problème. Le physicien Alan Sokal l'a exprimé dans un défi radical : si Latour et ses collègues pensent que les lois de la physique ne sont que des conventions sociales, qu'ils sautent par la fenêtre de leur appartement au 21^e étage de leur immeuble pour vérifier (Kofman, 2018, p. 3). La critique est trop rapide, puisque Latour considère la science comme politique (adjectif), mais ne confond pas science et politique (nom). Reste que la distinction est subtile et que la journaliste elle-même, qui sympathise avec Latour, ne peut pas ne pas poser la question de l'utilisation de ses thèses par les négationnistes.

Au lieu d'accuser les partisans de Trump et les négationnistes du climat d'irrationalité, Latour soutient qu'il est intenable de parler de faits scientifiques comme si leur rigueur suffisait pour convaincre (Kofman, 2018, p. 11 – traduit par nous) (...) Nous serions dans une situation bien meilleure, dit-il aux scientifiques, s'ils arrêtaient de prétendre que « les autres » - les négationnistes du changement climatique - « étaient les seuls engagés dans la politique, alors que vous êtes engagés uniquement dans la science » (p. 12) (...) Évidemment, le risque inhérent à cette étreinte à la politique est que les négationnistes du climat profitent de toute reconnaissance que des facteurs sociaux sont impliqués dans la science pour la discréditer encore plus (p. 13).

Ce problème ne peut et ne doit pas être contourné : en fin de compte, quelle est la différence entre le négationnisme et une épistémologie contemporaine qui affirme que la rigueur scientifique n'est pas convaincante en soi, que la production de la science implique des erreurs, des anomalies, qu'elle est sociale et même politique, et qu'il faut toujours tenter de falsifier une affirmation scientifique ? D'ailleurs, le dialogue entre scientifique et négationniste est toujours difficile, comme le note Ava Kofman :

Enfin, quand les climatologues parlent des faits sur un ton mesuré, en reconnaissant leur intervalle de confiance, les sceptiques revendiquent la protection de la science pour eux-mêmes, déclarant que les faits ne sont pas encore assez certains et que leur prétendue science doit aussi être considérée. Mais lorsque d'éminents climatologues présentent leurs faits avec une conviction passionnée, les climato-sceptiques les accusent de préjugé politique (Kofman, 2018, pp. 13-14, traduit par nous).

Nous ne prétendons pas que l'épistémologie contemporaine ou que Bruno Latour soient négationnistes, mais il ne fait aucun doute que leurs arguments peuvent être utilisés par les négationnistes et, par conséquent, la différence entre les deux doit être clairement définie. Pour ce faire, nous soutenons qu'il faut sortir de la réflexion épistémologique et analyser la question à partir de la théorie du rapport au savoir.

Analyser le négationnisme à partir de la théorie du rapport au savoir

Il n'y a pas de savoir sans rapport au savoir. Toujours, le rapport au savoir est aussi un rapport au monde, aux autres et à soi-même. Tout rapport au savoir présente trois dimensions : épistémique, identitaire et sociale (Charlot, 1997, 2021). Ce sont les trois énoncés qui permettent de comprendre la différence entre la posture de l'épistémologie contemporaine et celle du négationnisme, et ensuite, de mieux comprendre ce qu'est le négationnisme.

« Il n'est pas de savoir sans rapport au savoir » (Charlot, 1997, p. 68). L'auteur insiste : « Il n'est pas de savoir qui ne soit inscrit dans des *rapports de savoir* (...) Il n'est pas de savoir sans un *rapport* du sujet à ce savoir » (p. 73, souligné par l'auteur). « Ou, encore : si la question du rapport au savoir est si importante, c'est parce que le savoir est rapport » (p. 71). Tel est l'énoncé central d'une théorie du rapport au savoir : le savoir lui-même est rapport. Pour mieux comprendre cette affirmation, il est

intéressant de comparer la version originale du livre, en français, et sa traduction en portugais¹ : « Il n'est pas de savoir sans rapport au savoir », dit le texte français (Charlot, 1997, p. 68). "Não há saber sem relação com o saber", selon la traduction en portugais (Charlot, 2000, p. 60), c'est-à-dire, en retraduisant du portugais au français: « Il n'est pas de savoir sans relation avec le savoir ». Le problème est qu'il n'y a en portugais qu'un seul mot, *relação*, pour exprimer deux mots français très différents : *relation* et *rapport* (Cavalcanti, 2015). Une *relation* existe entre deux objets indépendants l'un de l'autre ; par exemple, une *relation* d'amitié se crée entre deux personnes qui se rencontrent. Tandis qu'un *rapport* est structurellement constitutif de l'objet et le définit. Ainsi, il existe un *rapport* entre le numérateur et le dénominateur, qui constitue la fraction : l'idée d'un numérateur existant sans dénominateur est absurde. De même, la société est structurée par des *rapports* sociaux, qui la définissent – et, en elle, deux individus peuvent nouer des *relations* d'amitié. La théorie du rapport au savoir est une théorie du *rapport* au savoir². Autrement dit : il n'y a pas, d'une part, une personne et, d'autre part, un savoir, qui, ensuite, entrent en relation. Le rapport au savoir est constitutif du savoir lui-même – et de la personne dans ce rapport particulier. Seul s'approprie un savoir qui entre dans le rapport qu'il suppose et exige. Par conséquent, comprendre un énoncé scientifique, en tant que scientifique, nécessite d'entrer dans le rapport au savoir qui définit la science. Nous avançons, comme hypothèse à vérifier ci-dessous, que le négationnisme ignore ou rejette ce rapport spécifique au savoir que la science implique.

Ce rapport est aussi, comme tout rapport au savoir, un rapport au monde, aux autres et à soi-même. Pour approfondir cette idée, il faudrait exposer les fondements anthropologiques de la théorie du rapport au savoir (Charlot, 1997, 2020, 2021). L'éducation est un triple processus d'humanisation, de socialisation et de singularisation. Chaque nouvel être humain arrive dans un monde qui a été construit par les multiples médiations techniques, symboliques, esthétiques, sociales etc. inventées par les générations précédentes, et il doit s'approprier ces médiations, ou tout au moins certaines d'entre elles, pour entrer dans ce monde. Il existe diverses figures de l'apprendre, puisque pour s'approprier le monde, on peut et doit apprendre des gestes, des usages, des sentiments, des formes intersubjectives et subjectives et ces formes énonciatives de l'apprendre auxquelles Charlot réserve le mot « savoir » (Charlot, 1997, 2021). Dès lors, adopter le rapport au savoir que la science rend possible nécessite d'entrer dans certaines formes de rapport au monde, aux autres et à soi-même.

Cette idée peut également être comprise à partir de la philosophie de Markus Gabriel (2016). « L'UNIVERS désigne l'objet des sciences naturelles, qui peut être exploré au moyen d'expériences. Mais le monde est considérablement plus grand que l'univers. Font également partie du monde les états, les rêves, les possibilités non réalisées, les œuvres d'art et, surtout, nos pensées sur le monde » (Gabriel, 2016, p. 15 – majuscules dans le texte). Il y a une multiplicité de mondes, « beaucoup de petits mondes, mais pas un monde unique, auquel tous appartiendraient » (p. 16). « L'univers n'est que le domaine des objets des sciences naturelles, principalement de la physique » (p. 30-31), « c'est seulement une province parmi d'autres, une PROVINCE ONTOLOGIQUE du tout » et « au-delà de l'univers, il y a bien d'autres champs d'objets » (p. 33 - majuscules dans le texte). Charlot dirait : il y a d'autres manières de se rapporter au monde que le rapport scientifique.

Que le lecteur nous permette d'évoquer ici des situations non académiques qui montrent de manière simple la différence entre un rapport pragmatique au monde et un rapport scientifique. Le soleil « se lève derrière la mer et se couche près de l'église » : dans la perception et dans la vie de tous les jours, cette affirmation se vérifie et il est plus utile qu'un calcul astronomique complexe pour savoir quelle heure il est. De même, lorsqu'on dit à son fils « mets un pull-over pour réchauffer ton corps », l'affirmation est scientifiquement fautive : le pull-over ne réchauffe rien, il retient la chaleur produite par le corps lui-même, conformément aux lois de la thermodynamique. Cependant, il est plus pertinent de dire à son fils de mettre un pull-over pour réchauffer son corps que de lui demander de respecter les lois sur l'entropie dans un système.

¹ Nous adaptions ici légèrement la traduction en français du texte original écrit en portugais, compte-tenu du thème de ce paragraphe. NDT.

² Cavalcanti (2015) considère que l'usage, en portugais, de la préposition *com* (avec) maintient une idée d'extériorité, et propose de traduire *rapport au savoir* par *relação ao saber* – en transgressant le portugais institué, qui, après *relação*, exige *com* et non pas *a*.

En conclusion : il existe d'autres manières de se rapporter au monde et donc au savoir, que celles qui soutiennent les affirmations scientifiques. Nous avançons l'hypothèse que le négationnisme renvoie à des formes particulières de rapport au monde, aux autres et à soi-même, qui induisent ses relations avec les énoncés scientifiques.

Du fait que le rapport au savoir est toujours un rapport au monde, aux autres et à soi, s'ensuit qu'il présente toujours trois dimensions : épistémique, sociale et identitaire (Charlot, 1997, 2021) :

Apprendre, c'est toujours apprendre quelque chose et, pour l'apprendre, il faut entrer dans le rapport épistémique qui le permet – et qui n'est pas le même pour apprendre à nager, à mentir, la poésie ou les mathématiques. Mais apprendre est toujours plus qu'acquérir un geste, un comportement, un savoir, c'est entrer dans un monde partagé avec d'autres, dans une situation socio-historique particulière et en y occupant une certaine place et, par son histoire, s'y construire comme exemplaire singulier de l'humain. Aussi ce rapport épistémique est-il toujours, également, un rapport social et identitaire. Apprendre, c'est apprendre sous une forme particulière, dans un rapport *épistémique* (c'est faire quoi ?). Apprendre, c'est partager le monde avec d'autres, dans un rapport *social* (c'est partager le monde avec qui, en quelles positions réciproques ?). Apprendre, c'est se construire soi-même, se vouloir, se protéger et s'inventer, dans un rapport *identitaire* (c'est construire qui ?). Donc, le rapport à l'apprendre - et le rapport au savoir, forme particulière de l'apprendre - est toujours, à la fois, épistémique, social et identitaire (Charlot, 2021, p. 16).

L'épistémologie contemporaine a beaucoup insisté sur la dimension sociale de la science. Elle a également mis en évidence sa dimension identitaire : faire de la science, c'est aussi pouvoir se considérer comme un scientifique. Et, parfois, rêver, plus ou moins consciemment, de laisser son nom dans l'histoire. Priestley, le grand chimiste qui fut le premier à isoler un gaz que l'on appellera plus tard oxygène, refusa jusqu'à sa mort de le reconnaître comme un gaz indépendant car cela aurait contredit la théorie du phlogistique, dans laquelle il s'était lui-même illustré (Kuhn, 1983).

Il importe cependant d'insister sur le fait que le rapport au savoir a aussi une dimension épistémique.

Nous vivons une situation un peu paradoxale, dans laquelle, parfois, les épistémologues des sciences semblent avoir complètement oublié la spécificité de l'activité scientifique ou la mépriser ! Le scientifique ne passe pas tout son temps à courir après de l'argent, du matériel technique ou des publications dans des revues, il a également une activité de chercheur. Que la science ait une dimension sociale et personnelle n'annule pas le fait qu'elle soit aussi une activité épistémique spécifique. L'artiste court lui aussi après les cachets, le matériel et les articles de revues, mais son activité est différente de celle du scientifique. Et une communauté scientifique n'est pas seulement un groupe qui se bat pour le budget, la renommée et le pouvoir, c'est une communauté qui échange des connaissances, qui a des règles de validation d'énoncés qui, bien que n'étant pas des Commandements au-dessus de tout soupçon sociologique, n'en ont pas moins des fondements théoriques et méthodologiques. Il ne faut pas oublier non plus qu'après avoir entretenu un réseau relationnel pour publier dans des revues, le scientifique et l'équipe à laquelle il participe ne publient pas n'importe quel type de texte. Certes, les résultats publiés ne sont pas le produit d'une activité linéaire, purement scientifique et socialement neutre, mais les articles qui les présentent doivent adopter une forme de rationalité particulière, déductive et/ou inductive. La vie de laboratoire consiste également à publier des articles scientifiques respectant des normes spécifiques.

D'ailleurs, cette spécificité épistémique de l'activité scientifique, qui requiert un rapport particulier au monde et au savoir, est supposée par les analyses mêmes de l'épistémologie contemporaine sur le travail du négatif dans l'histoire de la science. Comment l'activité scientifique surmonte-t-elle les obstacles épistémologiques ? Qu'est-ce qu'une anomalie qui provoque une crise de paradigme et comment sort-on de cette crise ? Comment fait-on pour falsifier une théorie ? A-t-il suffi à Pasteur de gagner la confiance des fermiers pour produire un vaccin contre la rage ? Nous tenons à rappeler, avec insistance, que les scientifiques ont, *aussi*, une activité de confrontation permanente des théories en vigueur avec des observations et des expérimentations, et qu'une communauté scientifique régule cette confrontation, de la formation aux diplômes et aux publications. On peut soulever tous les doutes que l'on voudra sur les notions de « vérité », de « fait

», de « communauté scientifique », quiconque s'implique vraiment dans le travail scientifique sait qu'il s'agit d'une activité spécifique, qui ne peut pas être confondue avec le charlatanisme ou le négationnisme.

Quelle est la différence entre science et négationnisme, au-delà du travail du négatif et de l'implication sociale ? Ce sont deux rapports fondamentalement différents au savoir, au monde, aux autres et à soi-même, deux rapports épistémiques au savoir radicalement différents. Nous allons tester ces hypothèses en décrivant et analysant deux exemples de négationnisme.

Analyse de deux exemples de négationnisme

La négation de l'existence des chambres à gaz nazies pendant la Seconde Guerre mondiale a donné naissance au terme de négationnisme. Le mot est utilisé en 1987 par Henry Rousso dans son livre *Le Syndrome de Vichy*. Dans un premier temps, le mot renvoie aux discours qui nient l'existence des chambres à gaz et, plus largement, la tentative nazie d'exterminer les Juifs. En 1987, cette négation n'est pas nouvelle en France (Carvalho, 2020). Dès 1946, le fasciste Maurice Bardèche critique le tribunal de Nuremberg et nie le génocide des Juifs. Dans les années 1960, Paul Rassinier, qui n'est pas fasciste puisqu'il a été détenu comme résistant au camp de Buchenwald, affirme, dans des discours antisémites, que les chambres à gaz sont un mensonge sioniste. Son disciple, le professeur d'université Robert Faurisson, nie également les chambres à gaz dans un article du journal *Le Monde* du 29 décembre 1978 : « Le problème des chambres à gaz, ou la rumeur d'Auschwitz ». La France vote une loi contre le négationnisme, la loi Gayssot, et en 1990 Faurisson est condamné pour incitation à la haine raciale et contestation de crimes contre l'humanité. Mais plusieurs de ses livres ont déjà été traduits dans les années 1980 et ces discours, que Rousso qualifiera bientôt de négationnistes, se sont étendus à plusieurs pays – dont le Brésil (Carvalho, 2020, Moraes, 2011). Par généralisation, le mot négationnisme en est venu à être utilisé pour d'autres génocides (en Arménie, au Rwanda etc.) et à désigner la négation de crimes contre l'humanité dans des discours racistes ou politiques, malgré des preuves solides avancées par les chercheurs. Un pas de plus dans la généralisation et on en arrive au sens large actuel : la négation, souvent pour des raisons politiques, de faits considérés par les institutions scientifiques comme avérés.

Les preuves de l'existence des chambres à gaz ne manquent pas : photographies des camps et témoignages de survivants, de gardiens des camps et des SS eux-mêmes, qui gardaient et faisaient fonctionner ces camps. Mais ceux qui nient ces preuves allèguent que les documents et les photographies ont été falsifiés, que les témoins ne sont pas fiables ou qu'ils ont été torturés, et ils avancent des faits alternatifs. Ainsi, nous remarquons déjà deux caractéristiques fondamentales du négationnisme.

Le négationniste refuse les documents, témoignages, dans d'autres cas observations ou résultats d'expériences, contrôlés par une communauté scientifique et attestant de faits incontestables. Nous savons qu'on peut toujours ouvrir une discussion épistémologique sur la définition de ce qu'est un fait scientifique. Mais nous affirmons, également, que lorsque de multiples preuves attestent qu'un événement s'est produit ou qu'un objet ou un dispositif a existé, on doit considérer cet événement ou cet objet comme des faits. Oui, le Brésil a eu un empereur appelé Dom Pedro II ; oui, les hommes ont inventé des machines volantes ; ce sont des faits. Il n'y a aucun doute non plus que les chambres à gaz nazies ont existé ; c'est aussi un fait, certifié par une communauté scientifique. On peut discuter de l'interprétation de ce fait, mais le fait lui-même a été établi au-delà de toute incertitude épistémologique. À une condition, cependant : l'honnêteté de celui qui a établi les preuves. Ici apparaît le problème : toute preuve qui n'aboutit pas à la conclusion déjà décidée par le négationniste sera a priori suspecte à ses yeux. Un discours soucieux de la vérité recherche des observations, des expérimentations, des documents, des témoignages etc., pour arriver à une conclusion. Le négationniste fait le contraire, il part de la conclusion à laquelle il veut parvenir, inspiré par des motifs idéologiques, politiques et, dans le cas qui nous occupe, racistes, et sélectionne à partir de la conclusion les preuves acceptables : pour lui, les chambres à gaz sont un mensonge inventé par les sionistes pour justifier la création de l'État d'Israël et seul a une légitimité argumentative ce qui conduit à cette conclusion. Il y a toujours une dimension complotiste dans le discours négationniste,

nécessaire pour écarter tous les arguments, empiriques ou rationnels, qui démentent sa thèse (Bertho, 2020).

Cependant, le négationniste n'adopte pas une position post-vérité, il avance quelques arguments empiriques, attestés ou « alternatifs », en faveur de ses thèses et soutient même que c'est lui qui dit qui dit la vérité (Dunker, 2017, Seixas, 2019).

Certains considèrent que le discours post-vérité correspond à une suspension complète de la référence à des faits et à des vérifications objectives, remplacées par des opinions rendues crédibles uniquement sur la base de répétitions, sans confirmation de sources. Je pense que le phénomène est plus complexe que cela, car il implique une combinaison calculée d'observations correctes, d'interprétations plausibles et de sources fiables dans un mélange qui est, dans l'ensemble, absolument faux et intéressé (Dunker, 2017, p. 38).

Le négationniste passe sous silence les observations et les événements qui n'appuient pas ce qu'il défend, mais il en présente d'autres, parfois exacts, souvent imprécis, mal définis, réinterprétés, inventés, qui sont censés prouver ce qu'il prétend. En outre, il décale le centre de la discussion, attaquant, avec un argument apparemment fort, un point secondaire de l'argumentation scientifique. Ainsi, les négationnistes ont prétendu que la chambre à gaz d'Auschwitz était une salle trop petite pour asphyxier tant de gens - et ils ont continué à diffuser cet argument malgré la réponse claire des historiens : le camp d'Auschwitz était composé de trois sous-camps et, si Auschwitz I était en effet petit, une extermination massive dans des chambres à gaz a eu lieu à Auschwitz II (Birkenau), qui était un grand camp.

L'analyse montre donc que le négationnisme n'est pas un simple refus de la vérité, une position post-vérité au sens strict du terme : le négationniste considère qu'il y a une vérité, la sienne, et prétend même que c'est lui qui se soucie de la vérité, alors que ses ennemis mentent, conspirent, avec la complicité des scientifiques. D'ailleurs, ceux qui nient l'existence des chambres à gaz refusent d'être appelés négationnistes et se présentent comme des révisionnistes, c'est-à-dire comme des historiens qui refusent une vérité officielle suspecte. Les négationnistes revendiquent toujours des faits comme arguments décisifs, mais ce sont des faits mineurs, secondaires, douteux, et lorsqu'ils sont invalidés, les négationnistes ne changent pas de position, ils arrêtent simplement de parler de la question. Fondamentalement, les négationnistes n'acceptent pas de prendre en compte l'ensemble des observations, expérimentations etc. connues et rejettent le principe de vérifier, ou de falsifier (au sens de Popper) tout ce qui est invoqué dans le débat comme étant un fait. C'est pour cela qu'ils prospèrent dans la confusion et l'alimentent toujours, de telle sorte qu'il est très difficile de dialoguer avec eux. Alors que le travail scientifique confronte constamment les explications, les concepts, les énoncés, les théories, avec les observations, expériences, événements etc., le négationniste a déjà la réponse, dont l'origine est autre. Différent est le rapport au savoir - le rapport épistémologique et, aussi, le rapport identitaire et social.

Un autre exemple de négationnisme, cette fois le plus récent, mérite analyse : celui du mouvement anti-vaccination³. Scientifiquement, l'efficacité des vaccins ne fait aucun doute, ils ont permis d'éradiquer des maladies comme la variole et de réduire drastiquement la propagation de la tuberculose, de la rougeole, de la poliomyélite, de la grippe etc. Cependant, cette efficacité n'est pas garantie à 100% et, de plus, on sait que les vaccins peuvent générer des effets dangereux dans certains cas, très rares mais parfois mortels. Statistiquement et scientifiquement parlant et en termes de santé publique, le rapport bénéfice/risque est tel qu'il n'y a pas lieu d'hésiter : il faut vacciner la population. De ce point de vue, le mouvement anti-vaccination peut être considéré comme un négationnisme : il survalorise les événements rares, en passant sous silence les succès multiples et étendus des vaccins. Cependant, le point de vue statistique et scientifique n'est pas la seule approche possible en la matière. Une enquête de Bertheau et al. (2016) montre que le mouvement anti-vaccination ne peut être compris par une simple discussion épistémologique sur « la vérité ».

Ce mouvement allègue quelques faits avérés, susceptibles de susciter une méfiance légitime. Certains concernent divers incidents médicaux, parfois mortels, qui ont déjà eu lieu et ont été révélés

³ Il serait également intéressant d'analyser le négationnisme des climato-sceptiques. Mais nous ne voulons pas que cet article soit trop long.

avec insistance par les médias : transfusion de sang contaminé, thrombose après avoir été vacciné avec le vaccin AstraZeneca etc. Le manque de transparence et les intérêts économiques élevés des laboratoires pharmaceutiques, ainsi que leurs liens avec certains milieux médicaux, sont également mobilisés dans les débats. En bref, les antivaccins fournissent des raisons de se méfier de la médecine. De plus, cette méfiance est une position philosophique de principe de ceux qui défendent la « nature », le renforcement de l'immunité naturelle et les médecines alternatives, contre un excès de médicalisation encouragé par les laboratoires pharmaceutiques.

Les faits évoqués sont admis par la communauté scientifique, qu'il s'agisse d'incidents graves, du comportement de certains laboratoires ou des relations parfois douteuses entre eux et certains médecins. Les discours anti-vaccination présentent cependant une caractéristique fondamentale du négationnisme que nous avons déjà soulignée : parmi de multiples faits et arguments, ils en choisissent certains, qui ne sont pas statistiquement les plus significatifs, et passent sous silence les autres, souvent décisifs mais qui n'appuient pas leur position. Les vaccins ont sauvé des millions de vies, depuis des décennies, et leur conception et leur fabrication sont étroitement contrôlées. Que des incidents et des dérapages puissent se produire, c'est vrai, mais l'ascenseur peut aussi s'effondrer subitement et cela n'empêche personne de l'utiliser.

En fait, la méfiance à l'égard des vaccins n'est pas la conséquence d'un débat rationnel mobilisant les différents arguments disponibles, mais plutôt une composante d'une méfiance plus générale à l'égard des experts, politiques, universitaires, journalistes et de tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, sont suspectés de se croire supérieurs aux autres. Soulever des doutes sur les vaccins n'est pas automatiquement être négationniste, cela peut être une tentative de réappropriation citoyenne des questions de santé par ceux qui n'acceptent pas d'être considérés comme incompetents ou illégitimes en ces matières et écartés (Bertheau et al., 2016). D'ailleurs, l'éthique médicale pose elle-même le principe du consentement du patient et de son droit de refuser le traitement. Ainsi compris, ce comportement n'est pas négationniste lorsqu'il se développe dans une perspective de dialogue, de débat, de mobilisation de tous les arguments, y compris ceux qui renvoient aux conditions sociales et aux histoires singulières, et pas seulement (mais aussi) les connaissances scientifiques. Mais ce qui peut parfois être un doute légitime devient négationnisme quand le comportement trouve son origine dans la seule méfiance à l'égard de la parole officielle, refuse de prendre en compte de nouvelles informations, se fossilise, soupçonne que ceux qui ne sont pas d'accord conspirent contre la vérité pour des motifs honteux. Le négationniste s'enfuit toujours, échappe, soupçonne son interlocuteur ; en ce sens, il est fondamentalement antidémocratique, car la démocratie présuppose, comme condition de possibilité, l'acceptation du dialogue contradictoire. Il ne s'agit pas, fondamentalement, d'accès au savoir ; il y a même des médecins parmi les antivaccins. Il s'agit avant tout d'un rapport au savoir et, plus largement, au monde, aux autres et à soi-même. Le monde du négationniste est un lieu hostile, où l'on doit constamment se méfier de ceux qui parlent bien car, souvent, ils mentent, conspirent, veulent soumettre les autres à leurs intérêts. Dans ce monde, il faut trouver des alliés et se protéger contre les propos de tous ces experts qui prétendent « savoir ».

Une crise du rapport à la vérité

Le refus des explications scientifiques n'est pas nouveau. N'est pas nouveau non plus le fait qu'il se fonde sur des convictions religieuses ou politiques. Il ne s'agit pas seulement de temps anciens, il y a des exemples récents. Au Tennessee, en 1925, la loi Butler interdit un enseignement sur l'origine de l'homme différent de ce que dit la Bible, et, la même année, à Dayton, ce qui fut qualifié par le peuple de *Monkey Trial* (Le Jugement du Singe) condamna John Scopes à payer une amende pour avoir enseigné l'évolutionnisme. En 1967 encore, le jeune professeur Gary Scott fut licencié pour avoir enfreint cette loi - qui finit par être abrogée la même année. Un autre cas historique mérite attention pour trouver son origine à l'autre extrémité de l'échiquier politique : le cas Lyssenko. Trofim Lyssenko, biologiste et agronome ukrainien, soutenait la théorie de la transmission des caractères acquis, contre la génétique mendélienne, qui a prouvé que la transmission est héréditaire. Le lyssenkisme plaisait à Staline, car il laissait espérer la solution des problèmes de famine dans la jeune URSS et parce que l'idée de transmission héréditaire ne peut être sympathique à ceux qui aspirent à

changer le monde. Staline nomma Lyssenko directeur de l'Institut de Génétique de l'Académie des Sciences de l'URSS et les scientifiques opposés au lyssenkisme furent licenciés et même emprisonnés.

Dans ces cas célèbres, une autorité forte use de sa force institutionnelle pour empêcher la diffusion de la parole de la communauté scientifique et promulguer sa propre version. Une telle confrontation directe entre une autorité et la Science a encore lieu aujourd'hui, par exemple quand Donald Trump ou Jair Bolsonaro promeuvent l'hydroxychloroquine comme remède contre le COVID-19, malgré tous les démentis de la communauté scientifique. Cependant, aujourd'hui, il y a une situation nouvelle : le négationnisme n'est pas seulement un conflit entre une autorité institutionnelle et la communauté scientifique, c'est un phénomène de société plus large, qui se développe à un moment où il y a une crise du rapport à la vérité.

L'idée de crise du rapport à la vérité est plus pertinente et plus éclairante que celle de post-vérité, que nous avons déjà analysée. Comme nous l'avons déjà expliqué, le mot post-vérité implique l'idée que le négationnisme vient après la vérité, ce qui conduit à un débat épistémologique sur ce qu'est la vérité. Dans cet article, nous nions que le négationnisme soit une crise *de la vérité* et soutenons qu'il s'agit d'une crise *du rapport à la vérité*. Toutes les sociétés admettent certains énoncés comme vrais. Il peut s'agir d'énoncés religieux, philosophiques, scientifiques, ce qui nous importe ici n'est pas de savoir s'ils sont réellement vrais, ce qui nous intéresse c'est qu'ils sont admis comme tels. Ils sont acceptés parce qu'ils sont avancés et soutenus par des institutions dont la légitimité en tant que sources de vérité est socialement reconnue. Il y a crise du rapport à la vérité lorsqu'il n'y a plus d'institution socialement reconnue comme source légitime de vérité. C'est la situation actuelle, qui suscite et alimente le négationnisme. Dans la civilisation occidentale, pendant des siècles, l'autorité religieuse (Église catholique, orthodoxe, communautés protestantes...) fut l'instance qui disait « la vérité », c'est-à-dire ce qu'il fallait considérer comme étant la vérité. Avec les Lumières et, surtout, au XIXe siècle et encore plus au XXe siècle, la « Science » (instance mal définie) fut considérée comme source de vérité – tandis que les médias tentaient d'être considérés, eux aussi, comme une source légitime de vérités. Aujourd'hui, Science et médias ont perdu cette reconnaissance évidente : il y a une crise sociale du rapport à la vérité.

Une crise n'est pas un événement qui survient soudain, dans une situation qui était auparavant normale. Toutes les sociétés sont traversées par diverses tensions et contradictions, que les institutions parviennent à gérer, plus ou moins bien. Lorsque ces contradictions s'intensifient et que la société ne parvient plus à les gérer, une crise survient - qui se résout par des solutions négociées (dans le cadre du système), la dictature (en réduisant au silence certains protagonistes des contradictions) ou la révolution (en changeant les bases du système, donc la structure des contradictions) (Charlot, 1987).

Les sociétés contemporaines traversent une crise du rapport à la vérité. Elle est complexe, mais on peut la résumer en disant que c'est une crise de confiance généralisée. On ne fait plus confiance aux politiciens, aux médias, au Parlement, à la justice, à la police et à une grande partie des institutions publiques. Dans le même temps, les fortes contradictions engendrées ou attisées par le néolibéralisme, ainsi que le recul de l'État, qui ne gère plus des contradictions qu'autrefois il prenait en charge, induisent une montée des extrémismes, dans un environnement d'intolérance et même de haine, amplifié par les réseaux sociaux. Cette méfiance touche les scientifiques eux-mêmes, c'est-à-dire ceux qui, depuis deux siècles, étaient considérés comme l'ultime recours contre les mensonges supposés des politiques, des journalistes et des institutions. Et quand la Science elle-même perd sa crédibilité, il n'y a plus d'arbitre dans les conflits provoqués par les contradictions sociales. Il y a une crise sociale du rapport à la vérité.

Mais pourquoi les scientifiques et la Science elle-même ont-ils perdu cette fonction d'arbitrage qu'ils avaient acquise au XIXe siècle et, aujourd'hui, sont impliqués dans la crise ?

On peut avancer l'hypothèse que l'accumulation de problèmes écologiques et sanitaires est une des réponses. Soutenue par les Lumières et le positivisme, par la modernité et la démocratie, la Science a promis le Progrès. Elle a livré l'électricité, les transports rapides, des médicaments très efficaces, les chirurgies cardiaques et les stents, la télévision, Internet, les smartphones, les satellites artificiels etc. Mais elle a aussi généré diverses menaces : énergie nucléaire, réchauffement global et crise climatique, organismes génétiquement modifiés, engrais chimiques dangereux, pesticides provoquant un déclin des abeilles, décès causés par des médicaments ou des vaccins etc. – et le doute demeure que peut-

être le SARS-COV-2, responsable du COVID-19, s'est échappé d'un laboratoire de Wuhan, en Chine. Ces produits du progrès scientifique ne sont pas les seuls thèmes du négationnisme, il y en a d'autres, comme l'holocauste ou le coup d'État militaire au Brésil en 1964. Mais il faut noter que, toujours, au cœur du négationnisme, il y a des thèmes liés à la vie, à la mort, à l'avenir de la planète, à l'extinction des espèces, y compris l'espèce humaine. Ce sont des thèmes à forte implication émotionnelle, personnelle, politique et religieuse et, très souvent, ils sont liés à un progrès technique et scientifique qui a également engendré une menace pour la vie et l'avenir de l'humanité.

La science s'est trouvée impliquée dans une crise sociale plus large parce que, également, il y a eu une politisation des problèmes de santé, au point que l'hydroxychloroquine est devenue un signe de la droite et le vaccin de la gauche. Encore une fois, ce n'est pas entièrement nouveau. En novembre 1904, une révolte des vaccins a eu lieu à Rio de Janeiro, en raison de la vaccination obligatoire contre la variole imposée par le maire, sur la base des conseils de son directeur de la santé, Oswaldo Cruz⁴. La nouveauté, cependant, est qu'aujourd'hui, le scientifique, ou une personne perçue comme telle, est devenu un personnage public, présentant dans des médias à très large diffusion les conclusions de la "Science" et de la "Médecine" - conclusions qui, d'ailleurs, peuvent varier selon les experts consultés. Ce discours public de la "Science", exposé avec une grande visibilité dans les médias, provoque, logiquement, des réactions qui, elles aussi, sont fortes. Le public n'est pas formé pour juger de la pertinence scientifique de ces discours. Les politiques utilisent ces diagnostics et prévisions d'experts pour légitimer des comportements imposés à la population au nom de la "Science" - à moins que, discrètement et sans aucune justification, ils choisissent d'ignorer ce que disent les scientifiques. Dans ces conditions, la parole scientifique est utilisée comme un argument comme un autre, dans une situation socialement conflictuelle et, parfois, comme c'est le cas aujourd'hui, hautement émotionnelle car il s'agit de la vie et de la mort de soi-même, des membres de sa famille, de ses amis ou du chômage, de la faim et de la misère. Ainsi, la parole de la Science est entraînée dans une crise plus large et la crise du rapport à la vérité s'inscrit dans une crise de confiance généralisée.

Dans une telle situation, se produisent diverses réactions, complexes, parfois hybrides, que l'on peut éclairer en décrivant deux pôles : la résistance citoyenne et le négationnisme.

Celui qui résiste en tant que citoyen ne nie pas, ne tait pas ou ne rejette pas les connaissances scientifiques et médicales, mais refuse « une soumission sociale librement consentie car scientifiquement incontournable » (Gari, 2021, sans pagination). Il n'accepte pas sans examen la parole des « experts » et il ne considère pas non plus que le discours de la Science soit le seul légitime lorsqu'il s'agit de décisions qui affectent de manière significative l'existence personnelle ou la vie économique, sociale et politique du pays. Ce n'est pas une position négationniste, puisqu'elle ne nie pas la Science, mais rejette son utilisation comme argument politique et appelle à un débat public, ouvert, démocratique, à l'écoute de la Science, mais aussi d'autres formes de rapport au monde.

Cependant, il y a toujours un risque de glisser de la résistance au négationnisme. La résistance aux puissants, aux médias, aux experts etc. peut basculer dans le conspiracionisme et une position de « nous contre tous les autres », qui mène au négationnisme.

Le négationnisme est une forme de rapport au savoir, donc aussi un mode de rapport au monde, aux autres et à soi-même (Charlot, 1997, 2021 ; Trevisan, 2020). Cette relation peut être définie comme une dictature de la conviction (Seixas, 2019, Lima, 2021). La conviction elle-même devient « le critère de validité d'un argument » (Seixas, 2019, p. 133). Alors que le citoyen qui résiste à la parole officielle ne cesse de soulever des doutes, le négationniste connaît déjà la vérité et y renoncer serait « renoncer à lui-même, à son identité, à ses formes de vie et d'existence dans le monde » (Seixas, 2019, p. 137).

Pour ainsi dire, il y aurait un certain désintérêt des sujets à instaurer un mouvement heuristique de vérification des faits et des vérités, car le maintien des convictions et des identités vaut mieux qu'un *vérificationnisme* à tout prix. Il n'y a donc aucun souci de vérifier les

⁴ Oswaldo Cruz est aujourd'hui, au Brésil, une grande référence historique en matière de santé. La Fondation Oswaldo Cruz, qui produit notamment des vaccins anti-COVID, est la plus importante institution de santé d'Amérique du sud. NDT.

fondements d'une vérité, car il y a toujours une lecture préprogrammée des sujets, évidemment biaisée vers les événements sociaux (Seixas, 2019, p. 125, italiques de l'auteur).

Ces convictions puisent leur force dans des processus d'identification qu'elles contribuent en même temps à nourrir et à renforcer. Ce qui compte dans le discours n'est plus son contenu, susceptible d'être vrai ou faux, c'est qui parle à qui, dans quel groupe, avec quels effets. Par conséquent, le négationniste ne se soucie pas de la véracité de ce qui est dit, il évalue les discours en fonction de leurs effets et de l'identité de qui parle et de qui l'écoute. La source de légitimité des discours est l'identité du groupe et l'objectif fondamental de la parole est de réaffirmer cette identité. Le négationniste ne cherche pas à convaincre ses opposants, il ne leur parle même pas, il ne s'adresse qu'à ceux qui partagent déjà ses convictions.

Cette identité de groupe est mal définie, elle ne repose pas sur une adhésion initiale à un ensemble d'arguments, à un système politique, ni même à une communauté d'intérêts. C'est une identité émotionnelle, non rationnelle ni sociopolitique, qui est l'effet du discours négationniste autant que sa source. Elle doit donc toujours être nourrie, confirmée. Les réseaux sociaux sont un puissant instrument pour construire et entretenir ces identités négationnistes : ils donnent accès à des groupes qui défendent les mêmes thèses et à des liens vers des sites sur lesquels tout le monde est d'accord. Ces sites fournissent des interlocuteurs au négationniste et « prouvent » qu'il y a beaucoup de gens qui pensent comme lui, la soi-disant majorité silencieuse, en fait presque tout le monde sauf... (et ici vient le nom des ennemis).

Parfois, mais pas toujours, cette identité négationniste se construit par l'adhésion et la référence à un leader charismatique. Ce leader ne vaut pas pour ses qualités intellectuelles et pour sa culture, car ce ne sont pas des idées qui sont en jeu ; parfois, au contraire, une nette limitation intellectuelle est un avantage pour devenir un leader du négationnisme : c'est la preuve qu'il est « l'un des nôtres » et non pas un de ces scientifiques, experts et intellectuels dont le négationniste se méfie tant. Le leader n'a pas une fonction de vérité, mais une fonction de MYTHE⁵, c'est-à-dire de référence identitaire.

L'autre processus de construction identitaire négationniste, fondamental, est l'identification et l'invention d'un ennemi. Le négationniste n'a pas d'adversaires, puisqu'il ne s'investit pas dans une controverse, il a des ennemis, puisqu'il vit un combat, qui, en outre, traite de questions comme la vie et la mort. Il répète, de façon quasi obsessionnelle, le nom de cet ennemi. Autrefois, c'était la sorcière ou le juif ; aujourd'hui, selon les lieux et les formes de négationnisme, l'ennemi s'appelle le migrant, le communiste, le virus chinois et quelques autres délires. Cette obsession de l'ennemi conduit à des absurdités d'un point de vue rationnel ; par exemple, le pape François est dénoncé comme communiste. Mais on sait que le délire a sa logique spécifique : si le Pape dit le contraire de ce que dit mon groupe, même quand il s'agit de religion, c'est un ennemi, donc c'est un communiste, puisque tel est le nom de l'ennemi. C'est ainsi que, dans le discours négationniste, le coup d'État militaire de 1964 a protégé le Brésil contre l'ennemi, donc contre les communistes et, donc, le coup d'État militaire a préservé... la liberté !

Le négationnisme est fondamentalement antidémocratique. Ce n'est pas un hasard si aux USA de Donald Trump, au Brésil de Jair Bolsonaro, mais aussi en Pologne et en Hongrie aujourd'hui, il y a alliance entre autoritarisme politique, fondamentalisme religieux et négationnisme scientifique. En effet, la démocratie exige le débat et le débat suppose un accord sur trois principes de base. Premièrement : il existe des divergences d'opinion et elles sont légitimes ; l'adversaire n'est pas un ennemi. Deuxième principe : malgré les divergences, on peut toujours trouver un accord, par la négociation. Enfin, il existe un domaine dans lequel tout le monde peut s'accorder, il s'appelle le domaine de la vérité et renvoie à la cohérence du discours et à la cohérence entre ce discours et ce qui peut être observé et expérimenté ensemble, quelle que soit son adhésion idéologique. Le négationnisme rejette ces trois principes qui sous-tendent la démocratie. Puisqu'il ne croit pas en la possibilité d'un discours commun et refuse le débat, logiquement il n'accepte aucune forme de démocratie dans l'éducation, que ce soit dans la forme ou le contenu, et il défend l'inculcation d'une doctrine religieuse et morale et l'imposition de l'obéissance et de la hiérarchie militaires. Lorsque le

⁵ Les auteurs font ici référence, claire pour les Brésiliens, au Président Jair Bolsonaro, acclamé par ses adeptes comme MITO (Mythe). NDT

rapport même à la vérité est socialement en crise, la tentation est grande de recourir à la religion et aux armes.

Ce qui est en jeu, en premier lieu, c'est le rapport au savoir que l'école véhicule, transmet et construit. Évidemment, la question de l'enseignement des sciences est très importante. À coup sûr, il faut renoncer à cet enseignement bancaire déjà critiqué par Paulo Freire (Freire, 2005). On ne peut plus confondre enseignement des sciences et accumulation de mots techniques et de formules à mémoriser, ce qui est encore plus absurde maintenant qu'Internet et Google résolvent efficacement la question de l'accès à ces informations. L'enseignement des Sciences doit être pensé comme la construction et le développement d'un rapport scientifique au monde.

Pour ce faire, il faut rejeter deux erreurs. L'une d'elles est de laisser les élèves penser que la science est une activité linéaire, purement cognitive, de « découverte » de ce qui est déjà inscrit dans le monde. Les élèves doivent comprendre que la science est le résultat d'une activité humaine collective, dans un contexte social, culturel et historique. Mais il faut aussi se garder de l'erreur inverse du scepticisme épistémologique radical, qui réduit la science à un discours idéologique et la communauté scientifique à un groupe idéologique. Bien sûr il n'y a pas de fait en soi, de vérité absolue et de communauté purement scientifique : c'est, aujourd'hui, une trivialité épistémologique. Mais il y a des faits, oui, et il y a des affirmations qui ont plus ou moins de probabilité d'être vraies. Lorsque le président Bolsonaro a été malade du COVID-19, il a pris de l'hydroxychloroquine et a été guéri, ce fut un fait, c'est-à-dire, étymologiquement, quelque chose qui a été fait, qui est arrivé. Lorsque l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) a prévenu que l'hydroxychloroquine n'a pas d'effet dans le traitement du COVID-19, elle s'est appuyée sur de nombreuses observations et expérimentations menées dans plusieurs pays du monde, avec un contrôle méthodologique, c'est-à-dire sur des faits⁶. Le rôle de l'enseignement des sciences n'est pas de nier, dans un discours épistémologique abstrait et dogmatique, qu'il existe des faits et des interprétations de ces faits avec plus ou moins de probabilité de vérité, c'est que l'élève puisse comprendre comment ces faits sont construits et interprétés. Le président Bolsonaro considère que sa propre expérience et celle de certains proches (ce qui indéniablement s'est produit, a été "fait") permet d'induire une déclaration généralisée sur le traitement du COVID-19. L'OMS nie la légitimité de cette généralisation et parvient à des conclusions opposées à partir de cas multiples et contrôlés dans plusieurs pays du monde. En qui peut-on avoir confiance, avec la plus grande probabilité de ne pas se tromper ? Ce qui importe fondamentalement dans l'enseignement des sciences, en notre époque de crise du rapport à la vérité, c'est le processus pour établir, questionner, vérifier et interpréter ce qui sera considéré comme un fait. En refusant à la fois la naïveté épistémologique de la science pure et un radicalisme épistémologique qui, en oubliant la spécificité de l'activité scientifique, devient un cousin épistémologique du négationnisme⁷.

Cependant, ce qui est en jeu dans le négationnisme et dans la crise du rapport à la vérité, ce n'est pas seulement la science et son enseignement : c'est l'esprit critique, la liberté de pensée, la coexistence démocratique, la possibilité d'un monde commun, partagé par des gens différents. Ce qui est en jeu, dans toutes les disciplines scolaires, mais aussi dans l'éducation par les parents et dans la manière dont la société traite les jeunes, est la question que Charlot a soulevée dans son livre *Éducation ou Barbarie* (Charlot, 2020). Des formes anciennes de barbarie sont de retour : nationalismes agressifs, fondamentalismes religieux d'exclusion, célébration des armes, de la survie des plus forts et de la mort des plus faibles. Des formes nouvelles de barbarie envahissent l'espace public : cyberbullying, harcèlement et haine sur les réseaux sociaux. Le négationnisme est la forme épistémologique de la barbarie contemporaine.

⁶ <https://www.cnnbrasil.com.br/saude/oms-cloroquina-nao-funciona-contr-a-covid-19-e-pode-causar-efeitos-adversos/>.

⁷ Que notre position soit bien claire : nous ne prétendons pas que cette épistémologie soit négationniste, mais nous soutenons qu'en refusant toute référence aux « faits » et à la « vérité », de manière parfois dogmatique, elle favorise un climat de négationnisme.

Références

- Alves, B. A. S., & Bolesina, I. A. (n.d.). Era da pós-verdade: como a informação tem sido relativizada. Passo Fundo: Faculdade Meridional, IMED. <https://soac.imed.edu.br/index.php/mic/xiimic/paper/viewFile/1141/338>.
- Bachelard, G. (1999). *La formation de l'esprit scientifique*. Seizième tirage. Vrin.
- Bertheau, S., Ruffier, A., Seon, C., Spor, M. (12 de dez. de 2006). *Peur des vaccins: à qui la faute?* Controverse autour de la méfiance vaccinale en France au XXI^{ème} siècle. Institut d'études politiques de Toulouse. https://www.agrobiosciences.org/IMG/pdf/Peur_des_vaccins_-_Rapport_final.pdf.
- Bertho, A. (5 de dez. de 2020). L'État a-t-il le monopole du complotisme légitime? *Blog Mediapart*. <https://blogs.mediapart.fr/alain-bertho/blog/041220/l-etat-t-il-le-monopole-du-complotisme-legitime>.
- Carvalho, B. L. P. de. (2020). Para entender o negacionismo do holocausto. *Ciência hoje*, 10/08. Ciência Hoje | Para entender o negacionismo do Holocausto (cienciahoje.org.br).
- Cavalcanti, J. D. B. (2015). *A noção de relação ao saber: História e epistemologia, panorama do contexto francófono e mapeamento de sua utilização na literatura científica brasileira*. (Tese de Doutorado em Ensino das Ciências, Universidade Federal Rural de Pernambuco). <http://www.tede2.ufrpe.br:8080/tede2/handle/tede2/7458>
- Char, R. (1983). *Feuillets d'Hypnos*. In *Oeuvres complètes*, col. La Pléiade. Gallimard.
- Charlot, B. (1987). *L'École en mutation*. Payot.
- Charlot, B. (1997). *Du Rapport au Savoir*. Éléments pour une théorie. Anthropos.
- Charlot, B. (2000). *Da relação com o saber*. Elementos para uma teoria. ARTMED.
- Charlot, B. (2020). *Éducation ou Barbarie*. Pour une anthropo-pédagogie contemporaine. ECONOMICA/Anthropos.
- Charlot, B. (2021). Les Fondements Anthropologiques d'une Théorie du Rapport au Savoir. *Revista Internacional Educon*, vol. 2, n. 1, 1-18. <https://doi.org/10.47764/e21021001>.
- Dunker, C. (2017). Subjetividade em tempos de pós-verdade. In: Dunker, C., Tezza, C., Fuks, J., Tiburi, M., & Safatle, V. *Ética e pós-verdade*. Dublinense.
- Freire, P. (2005). *Pedagogia do Oprimido*. Paz e Terra.
- Gabriel, M. (2016). *Por que O mundo não existe*. Vozes.
- Gari, R. (2021). Face à des pouvoirs qui vident le peuple de sa dimension politique, il faut la rétablir. *Respublica*, n. 964. <http://www.gaucherepublicaine.org/respublica-societe/respublica-crise-sanitaire/face-a-des-pouvoirs-qui-vident-le-peuple-de-sa-dimension-politique-il-faut-la-retablir/7421681>.
- Hegel, G. W.H. (2006). *Phénoménologie de l'esprit*. Vrin.
- Keyes, R. (2004). *The Post-Truth Era: Dishonesty and Deception in Contemporary Life*. St. Martin Press.
- Kofman, A. (25 de out. de 2018). Bruno Latour, The Post-Truth Philosopher, Mounts a Defense of Science. *The New York Times Magazine*. <https://www.nytimes.com/2018/10/25/magazine/bruno-latour-post-truth-philosopher-science.html>.
- Kreitner, R. (30 de nov. de 2016). Post-Truth and Its Consequences: What a 25-Year-Old Essay Tells Us About the Current Moment. *The Nation*. <https://www.thenation.com/article/archive/post-truth-and-its-consequences-what-a-25-year-old-essay-tells-us-about-the-current-moment/>.
- Kuhn, T. S. (1983). *La structure des révolutions scientifiques*. Flammarion.

- Latour, B. (2000). *Ciência em ação*. Editora UNESP.
- Latour, B. (1993). *The Pasteurization of France*. Harvard University Press.
- Latour, B., & Woolgar, S. (1997). *A Vida de Laboratório: A produção dos fatos científicos*. Relume Dumará.
- Lima, J. F. de. (31 de março de 2021). Sobre negação e negacionismo. Associação Sergipana de Ciência, *Jornal do dia*. <http://asci.org.br/blog/sobre-a-negacao-e-o-negacionismo/>.
- Martins, J. T., & Oliveira, E. A. G. (2019). Natureza da Ciência e o ensino de Ciências. *Revista EDUC.Amazônia*, Ano 12, Vol XXIII, Número 2, 70-81.
- Melo, R. de J. S. (2021). Um olhar para a epistemologia de Bachelard, Kuhn e Fourez e uma possível articulação com o ensino de ciências. *Cadernos da Pedagogia*, v. 15, n. 32, 83-101.
- Moraes, L. E. de S. (2011). O Negacionismo e o problema da legitimidade da escrita sobre o Passado. ANPUH, *Anais do XXVI Simpósio Nacional de História*. http://www.snh2011.anpuh.org/resources/anais/14/1312810501_ARQUIVO_ANPUH-2011-ARTIGO-Luis_Edmundo-Moraes.pdf.
- Moura, B. A. (2014). O que é natureza da ciência e qual sua relação com a História e Filosofia da Ciência? *Revista Brasileira de História da Ciência*, v. 7, n. 1, 32-46.
- Noli, A. C. (2017). *A guerra e a paz em Latour: uma compreensão do bélico e do pacífico em The Pasteurization of France e War of the Worlds*. (Dissertação de mestrado, Universidade Federal de Goiás). <https://repositorio.bc.ufg.br/tede/handle/tede/9223>.
- Oxford Languages (2016). *Word of the Year 2016*. <https://languages.oup.com/word-of-the-year/2016/>.
- Popper, K. R. (1985). *Conjectures et réfutations*. La croissance du savoir scientifique. Payot.
- Revault d'Allones, M. (2018). *La faiblesse du vrai*. Ce que la post-vérité fait à notre monde commun. Seuil.
- Rouso, H. (1987). *Le Syndrome de Vichy de 1944 a nos jours*. Seuil.
- Seixas, R. (2019). A retórica da pós-verdade: o problema das convicções. *EID&A – Revista Eletrônica de Estudos Integrados em Discurso e Argumentação*, n. 18, 122-138. <https://periodicos.uesc.br/index.php/eidea/article/view/2197/1747>.
- The Economist* (10 de set. de 2016). Art of the lie. Politicians have always lied. Does it matter if they leave the truth behind entirely? <https://www.economist.com/leaders/2016/09/10/art-of-the-lie>.
- Trevisan, A. L. (2020). Moralidade, biopolítica e Educação em tempos de pós-verdade. *Conjectura: Filosofia e Educação*, v. 25. <http://www.ucs.br/etc/revistas/index.php/conjectura/article/view/7382>

Sur les Auteurs:

BERNARD CHARLOT

 <https://orcid.org/0000-0001-8725-4238>

Professeur Émérite de Sciences de l'éducation de l'Université de Paris 8. Professeur à l'Université Fédérale de Sergipe. Brésil.
bernard.charlot@terra.com.br

VELEIDA ANAHI CAPUA DA SILVA CHARLOT

 <https://orcid.org/0000-0002-0920-5884>

Professeure Titulaire à l'Université Fédérale de Sergipe.
veleida@academico.ufs.br